

Voix et représentations dans la presse quotiienne nationale

Sophie Moirand

► **To cite this version:**

Sophie Moirand. Voix et représentations dans la presse quotiienne nationale. Michaël Abecasses, Gudrun Ledegen. Les Voix des Français Volume 1 à travers l'histoire, l'école et la presse (Michaël Abecassis et Gudrun Ledegen édés), Volume 1 (93), Peter Lang AG, International Academic Publishers, p. 237-268, 2010, Collection Modern French Identities ISBN 978-3-0343-0170-1. <hal-01504041>

HAL Id: hal-01504041

<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-01504041>

Submitted on 8 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« **Voix et représentations dans la presse quotidienne nationale** », *Les voix des français*, Tome 1. Oxford, Peter Lang, 2010, p. 237-268.

Sophie Moirand

Université Sorbonne nouvelle (Cediscor-Syled)

Voix et représentations dans la presse quotidienne nationale

Je prendrai ici le terme de voix dans le sens où on peut l'entendre en analyse linguistique du discours, lorsqu'on s'inscrit dans une conception dialogique de l'énonciation et de l'énoncé. On considère alors, comme le fait Jacques Bres (Bres, Siblot, Verine éds, 2001 : 83) que le dialogisme renvoie à cette « capacité de l'énoncé à faire entendre, outre la voix de l'énonciateur, une (ou plusieurs) autre(s) voix qui le feuilletent énonciativement ». La voix d'autrui peut ainsi être délimitée par des marques, non équivoques, à la fois typographiques ou prosodiques et syntaxiques ; elle peut surgir dans des formes moins marquées, qui nécessitent une contextualisation et une interprétation ; elle peut aussi se glisser dans des formes qui font appel à la mémoire et aux savoirs, y compris parfois à l'insu de l'énonciateur. Les formes que prend la représentation des voix d'autrui dépendent donc du système de la langue (ici, le français) mais dans la mesure où elles réfèrent à des discours antérieurs ou qu'elles anticipent des discours à venir, elles font appel à la mémoire, et donc à la culture et à l'histoire (Moirand, 2007a et b).

En tant que formes langagières, elles constituent des *observables* sur lesquels s'appuie l'analyse qui étudie ici, à titre d'exemple, des extraits de la presse quotidienne nationale empruntés à des travaux sur le rôle du langage dans « la construction de la réalité sociale », dans le sens où l'entend Searle 1995. Mais, à la différence de Searle, on accorde une plus grande attention aux formes de la langue, ce qui reste une tradition de l'analyse du discours française depuis son origine (voir Malidier 1990 ou Mazière 2005), une analyse de discours re-visitée cependant par le développement récent des travaux en sémantique discursive, ainsi que par la relecture actuelle des travaux du Cercle de Bakhtine, objet de nombreuses publications (par exemple Bouquet et Grillo éds, 2008).

L'analyse proposée tente de répondre à plusieurs interrogations : qu'est-ce que la presse « donne à voir » de la parole des autres ? Quelles sont les formes de cette représentation ? Comment les dire, les énoncés, les formules venues d'ailleurs surgissent et interagissent au fil d'un événement, sur l'aire de la page ou de l'écran, dans le déroulé du journal ou même dans l'ordre du texte, dans l'intratexte ? Au delà de la description des formes d'inscription et de représentation des voix des autres, ce sont les usages qu'on en fait qui constituent ici l'objet de l'analyse.

Ces questionnements sous-tendent une position théorique, celle d'une analyse du discours qui a ses propres objectifs. Ce ne sont pas les relations personnelles entre les acteurs sociaux ou psychosociaux qu'on privilégie ici, ni même les points de vue des locuteurs. L'objet de l'analyse, ce sont *les rencontres interdiscursives*, les interactions entre les différentes voix qui se croisent dans l'espace d'une page, d'un article, d'un événement, d'une famille d'événements, et au cours de l'histoire d'une société. On cherche donc à rendre compte de la circulation des dire, des mots et des énoncés, des sens qu'ils prennent ou perdent en route en changeant de mondes sociaux et de communautés discursives ainsi que des effets et des significations de cette circulation. Un questionnement complémentaire est également apparu en cours d'analyse : les voix des autres, et en particulier les paroles orales inscrites dans les textes de presse, sont-elles « représentatives » du parler ou des parlars des Français et des différents mondes sociaux convoqués par la presse quotidienne nationale ?

La première partie traitera des formes d'inscription et de représentation des voix des autres alors que la seconde s'interrogera sur leurs usages, les fonctions et les effets, de ces différentes

inscriptions et représentations. On empruntera des extraits de presse à différents titres de la presse quotidienne nationale française (*la Croix, le Parisien/Aujourd'hui en France, le Figaro, l'Humanité, le Monde, Libération, l'Équipe*), et à des corpus constitués autour de la notion de moment discursif : « un fait ou un événement ne constitue un moment discursif que s'il donne lieu à une abondante production médiatique, et qu'il en reste également quelques traces à plus ou moins long terme dans les discours produits ultérieurement à propos d'autres événements » (Moirand, 2007a : 4)¹.

1. Des voix plus ou moins bruyantes

Un simple coup d'œil sur l'aire de la page ou de la page écran permet de constater la place occupée par les voix des autres, y compris dans les titres, ce qui semble constitutif du discours des médias, discours médiateur prototypique, et ce qui se marque de plusieurs façons : sémiotiquement, typographiquement, syntaxiquement et sémantiquement. Mais si les textes sont constitués d'une mosaïque de voix, cette *hétérogénéité énonciative* se manifeste plus ou moins bruyamment selon les formes que fournit la langue, et selon les genres rencontrés (sur l'aire de la page et dans le déroulé du journal). Les observables constitués par ces différentes manifestations constituent de précieux indices de contextualisation, indices nécessaires à la compréhension du rôle du langage dans la construction des événements sociaux. On décrira quelques formes « exemplaires » de cette présence des voix d'autrui.

1.1. Un intertexte à plusieurs voix

Les textes de presse à visée informative s'attachent à décrire et à raconter des faits de la réalité. Pourtant, dès que le fait a été annoncé dans une brève ou un communiqué, *la texture énonciative* des articles qui y réfèrent « donne à voir » une grande diversité de dires convoqués et de locuteurs cités, ce qui contribue à construire l'événement. Il en est ainsi de l'article principal de la double page consacrée par *le Parisien* du 5 novembre 2005 aux incidents qu'on désignera plus tard comme la crise des banlieues, et qui fait suite au titre de la une : « Qui sont les émeutiers » (Ex. 1²) :

– le fil du texte est fracturé de guillemets, d'incises, de deux points, de constructions syntaxiques typiques du discours rapporté (aujourd'hui bien décrites pour le français par Authier-Revuz, Marnette, Rosier, Tuomarla) ;

– au fil du texte, l'origine des voix convoquées est « située » à travers les désignations, et les caractérisations qui les accompagnent, des énonciateurs cités (nom propre, statut social, lieu, etc., voire parfois la présence d'une photo).

Ex. 1 : [le Parisien/Aujourd'hui en France, le 5 novembre 2005]

Qui sont les émeutiers [Titre de la une]

– **Le vrai visage des émeutiers de l'Ile-de-France** [titre de la double page, p. 2 et 3]

– **ILS AFFIRMENT** n'avoir rien à perdre. **Les centaines de jeunes** qui, depuis plus d'une semaine, défient les forces de l'ordre dans les banlieues d'Ile-de-France, et en Seine-Saint-Denis particulièrement, **crient leur colère**. [...]

« Ce que font les jeunes est condamnable mais nous pouvons comprendre les raisons de leur colère, **a expliqué Sylvie Thomassin, adjointe (PS) au maire de Bondy**. Ils n'ont pas de travail, habitent des quartiers stigmatisés. Ils n'ont même plus l'idée d'en sortir. »

Mépris, humiliation, sentiment d'abandon... **Les mêmes mots reviennent dans la bouche de ces jeunes casseurs**, âgés de 14 à 25 ans pour la plupart [...]. Jeudi, **le ministre de l'Intérieur, Nicolas Sarkozy, avait assuré que** ces émeutes étaient « parfaitement organisées ». Hier, le syndicat Synergie, **par la voix de son secrétaire général**, a évoqué des « islamistes radicaux » qui **auraient « manipulé des jeunes »**. « Rien n'étaye l'existence d'une organisation des émeutes » **a formellement réfuté la**

¹ Il s'agit de différentes familles d'événements sociaux : des événements scientifiques ou technologiques à caractère politique (la question des OGM, la grippe aviaire) ; des événements de société (la crise des banlieues de l'automne 2005, la crise des universités de l'hiver 2006), et des événements politico-sportifs (comme les Jeux Olympiques de Pékin 2008). J'emprunterai également quelques exemples à des travaux de jeunes chercheurs, qui travaillent sur les noms d'événement et/ou la sémantique du nom propre.

² C'est nous qui soulignons en gras dans les exemples les principaux « observables » de l'analyse.

direction générale de la police. Un point de vue partagé sur **le terrain et par les spécialistes des banlieues, qui voient** dans cette crise l'illustration de l'échec des politiques de la ville successives.

Au pied des cités, un homme cristallise le ressentiment : Nicolas Sarkozy dont **les propos musclés** sont perçus comme autant d'humiliations. **Le ministre de la Promotion et de l'Égalité des chances, Azouz Begag, avait d'ailleurs vertement critiqué** cette « sémantique guerrière ». [...]. Relayant l'écho venu des banlieues, **le Parti communiste, le député vert Noël Mamère et le secrétaire national du Parti socialiste, André Vallini, ont réclamé** la démission du ministre de l'Intérieur.

[...]. Le Premier ministre a reçu hier une quinzaine de jeunes des quartiers sensibles et multiplie les consultations pour mettre en place, avant la fin du mois, un « plan d'action » en faveur des 750 zones urbaines sensibles. [...]. Des événements suffisamment graves pour que **les médias étrangers** s'en emparent. Et à leurs yeux, « **la France est au bord de la guerre civile** ». [article central, p. 2]

– « **Ce sont nos propres mômes...** »

MOHAMED RESSOUG, **vice-président du club de football du Blanc-Mesnil** [p. 2, interview]

– « On n'a rien à perdre »

DES JEUNES EMEUTIERS de Sevran

– « Vies en vrac » à la cité des Tilleuls

« La seule façon de faire parler de nous »

DRAMAN, 17 ans, habite la Cité des 3000 à Aulnay [titres des articles, p. 3]

Si on s'interroge sur les formes que prend au fil du texte *l'objet de discours* sous-jacent au titre de la double page « le vrai visage des émeutiers de l'Île de France », on voit qu'il est construit à partir de segments de dires rapportés autant que par le discours citant de l'auteur de l'article, donc à travers les dires de différents mondes sociaux : des élus du monde politique, des ministres, la police, des médias étrangers, des éducateurs, des habitants des cités, des jeunes, etc. Ainsi les façons de désigner « les jeunes » au fil de cette double page (*jeunes, jeunes de banlieue, jeunes des quartiers sensibles, mômes, jeunes casseurs, jeunes émeutiers, casseurs, incendiaires, voyous, racaille...*), forment-elles un paradigme constitué d'actes de nomination empruntés à des voix hétérogènes. Or ces désignations oscillent entre plusieurs traits sémantiques (que l'on peut assimiler aux traits intrinsèques ou extrinsèques de Cadiot et Nemo 1997), entre « être » (jeune) et « faire » (casseur = celui qui casse), entre « être », état temporaire (jeune, môme, gamin) et « être », état permanent (voyou, racaille).

Au fil du traitement de l'événement, ce sont ces désignations qui sont reprises et répétées par d'autres énonciateurs, appartenant à d'autres mondes sociaux, et si elles sont parfois flanquées de guillemets ou autres marques montrant qu'elles viennent d'ailleurs, elles perdent progressivement ces marques, passant ainsi des formes « représentées » des discours cités aux formes « assimilées » des discours citants, voire au propre répertoire des énonciateurs, jusqu'à en oublier l'origine.

Mais il existe aussi une autre façon de mentionner les voix des autres dans ces articles constitués d'un intertexte à plusieurs voix (ce que j'ai appelé *un intertexte plurilogal*), fait de segments entre guillemets, souvent très brefs (rarement des phrases complètes). Le scripteur ne rapporte pas les paroles prononcées, mais il les condense dans une sorte de résumé, ce qui lui permet de superposer sa propre voix ; on comprend alors le « feuilletage » des voix dont parle Bres dans la définition citée *supra*, et qui surgit au fil du discours des articles d'information : « N.S. dont les propos musclés sont ressentis comme autant d'humiliations », « A.B. avait vertement critiqué "cette sémantique guerrière" ». C'est cette texture particulière qui permet de représenter les controverses en inscrivant dans le texte même des discours antagonistes ; des propos tenus à l'origine dans des lieux différents et à des moments différents par des locuteurs qui ne se rencontrent pas (et se parlent au mieux par médias interposés) sont ainsi enchaînés au fil du texte, donnant l'impression d'une interaction en face à face :

Ex 3 : [Libération, 13 mars 2006, p. 4 et 5]

La fronde de trois doyens d'université

Un front des présidents d'université est-il en train de se constituer ? **Le président nantais déplore que** le CPE, en suscitant un mouvement de contestation, pénalise « **les étudiants les plus faibles** ».

Réponse du ministre de l'Éducation, Gilles de Robien, samedi matin sur France Info : François

Resche ferait mieux de « s'assurer que les cours ont lieu » chez lui. « *Je ne suis pas sûr que certains aient bien compris ce qui se passe sur le terrain, a tout de suite réagi Olivier Audéoud. La majorité des étudiants, personnels administratifs et enseignants de mon établissement est contre le CPE.* » [...]. C'est finalement **de la présidence de Paris-IV Sorbonne que la contradiction est arrivée** hier. Selon Jean-Robert Pitte, président de l'université du quartier Latin, ses trois collègues auraient une « **attitude irresponsable** » et jetteraient « *de l'huile sur le feu* ».

Cette texture énonciative permet de construire une représentation des positions antagonistes à travers ce montage entre propos cités et discours citant, et entre propos cités que le discours citant « accroche » les uns aux autres (*Réponse du ministre... a tout de suite réagi... c'est de la présidence... que la contradiction est arrivée...*).

Cette texture énonciative permet également de donner une représentation de la tonalité des voix citées, parfois de l'attitude ou de l'émotion des locuteurs cités, au travers de verbes introducteurs de dires particuliers :

Ex. 4 : [Libération, 08/08/2008]

La « stratégie » sarkozienne a fait sursauter plus d'un socialiste. « *La Chine souhaite que le dalai-lama se soit pas reçu en France, et bien Nicolas Sarkozy obtempère* », **a pesté Jean-Marc Ayrault**. « *Ceci illustre une période de confusion des genres dans la politique étrangère de la France* », **a tonné Julien Dray**. « *Avant même que la compétition ne soit ouverte, Nicolas Sarkozy a déjà gagné la médaille d'or de l'hypocrisie* », **a raillé François Hollande**.

Je ferai deux remarques à propos de ces articles de presse, qui fonctionnent à coups de citations courtes et de voix diverses ainsi représentées. Ce qui paraît étonnant, c'est que les locuteurs convoqués parlent le même « français », à peine si quelques jeunes de banlieue utilisent parfois un mot en verlan (*keuf*) ou des expressions désormais banalisées qu'on a un temps attribuées au parler « des banlieues » (*j'ai la haine*, ou *la rage*). Ce montage entre discours cités fait penser d'autre part à la rapidité des changements de plan à la télévision et suscite le même type d'interrogation : une lecture ordinaire (pas celles des chercheurs ou des enseignants !) permet-elle de saisir cette diversité de lieux, de moments, d'énonciateurs ? Comment repérer le sens de mots ou d'énoncés ainsi décontextualisés et recontextualisés dans un genre différent du genre d'origine, voire dans un canal différent ? Mais sans doute faut-il d'abord replacer ces textes, dont l'hétérogénéité énonciative est quasiment « exhibée », dans leur contexte d'apparition, car, à propos du même fait et souvent sur la même page, d'autres genres discursifs ne semblent pas « montrer » les discours qui les traversent, et qui se blottissent dans les mots ou les énoncés, à l'insu parfois de celui qui les emploie (Moirand dans Bouquet et Grillo éd., 2008 : 91-108).

1.2. Les mots et leur mémoire

Comme le disaient déjà Voloshinov et Bakhtine, les mots ont une histoire. Ils charrient avec eux les sens qu'ils ont rencontrés dans les discours et les situations qu'ils ont traversés, les communautés discursives qu'ils ont croisées et qui les ont utilisés. C'est ce que j'ai appelé « la mémoire des mots », et que Paul Siblot appelle « le dialogisme de la nomination ». Car « nommer, ce n'est pas seulement se situer à l'égard de l'objet, c'est aussi prendre position à l'égard d'autres dénominations du même objet, à travers lesquelles des locuteurs prennent également position » (Siblot 1997 : 55), ce qui permet de réinsérer « le sujet et le référent dans le champ de la réflexion sur le signe linguistique » et de repenser, il me semble, l'acte de nommer dans son fonctionnement discursif, en retrouvant, « au cœur du nom, le dialogisme, dans la "dialectique interne du signe" dont parle Bakhtine » (*ibidem* : 52 et 55).

Ainsi, lors des mouvements étudiants de mars 2006, le Rectorat de l'Académie de Paris usait de mots empruntés aux discours de mai 1968 en qualifiant les étudiants de « trotskystes » ou d'« anarcho-syndicalistes », suspectés de vouloir « la révolution mondiale », alors qu'ils défilaient, souvent avec leurs parents, pour obtenir des contrats de travail à durée indéterminée... Ainsi, nommer l'ensemble des micro-événements qui se déroulaient dans certaines banlieues françaises à l'automne 2005 posait la question du choix du mot : quel hyperonyme choisir pour rassembler sous

un même vocable des faits tels que des poubelles qui brûlent, des incendies de voitures, des affrontements avec la police ? Et si on a pu relever le paradigme habituel de ce type d'événements (*incidents, tensions, troubles, affrontements, échauffourées, heurts, émeutes et violences urbaines*, terme officiel de la police, etc.), on a également rencontré des mots venus d'ailleurs (*guérilla*), ou qui avaient une histoire particulière, par exemple une histoire discursive ancrée dans la mémoire de certains des locuteurs et/ou de leurs destinataires présumés³ :

Ex. 5 : [voir Moirand 2008b)

la France est au bord de la guerre civile [les médias étrangers, ex. 2 *supra*]
une situation comparable à la Tchétchénie [le correspondant de CNN à Paris]
c'est le Katrina des désastres sociaux [le correspondant de Fox News à Paris]
c'est un peu Bagdad tous les soirs [un jeune dans une banlieue]

Ainsi l'acte de nommer inscrit les deux faces du dialogisme bakhtinien, empruntant à l'interdiscours des mots qui constituent *un point de vue* sur l'événement mais également aux discours supposés partagés par les destinataires auxquels on s'adresse.

Les noms d'événements constituent des observables remarquables de ce fonctionnement dialogique, oscillant entre noms propres et noms communs, désignations et caractérisations.

Ainsi *Trafalgar, Waterloo* sont des noms de lieux mais également des noms de bataille, et des « noms de mémoire », au sens où l'entend M.-A. Paveau (2006 et dans *Mots* n° 86). Mais ce sont également, pour les habitants de Londres, des noms de place ou de station, ce qui, au lendemain de l'attribution des Jeux Olympiques à Londres et non à Paris, permet à *Libération* de rappeler les batailles perdues et au *Parisien* de rapporter un emploi modifié du nom propre, inscrit dans l'énoncé d'un dirigeant sportif commentant l'événement :

Ex 6 : [*Libération*]

Waterloo à Trafalgar Square

La célèbre place londonienne a explosé de joie à l'annonce du résultat

[*le Parisien*]

Hubert Frugoni : « C'est une décision plus politique que sportive. C'est un nouveau Trafalgar ! »

C'est ainsi que des toponymes (*Bhopal, Tchernobyl*) désignent désormais les événements-catastrophes qui se sont produits dans ces villes, ce qui permet d'en faire usage pour qualifier de nouveaux événements, faisant ainsi appel à *la mémoire interdiscursive*, par exemple aux souvenirs des discours officiels tenus lors de la catastrophe de Tchernobyl :

Ex 6 (suite) : [*Paris Match*]

Le drame serait que les oiseaux migrateurs volent vers l'Afrique qui ne dispose d'aucun réseau sanitaire pour contenir le Tchernobyl aviaire.

Il en est de même de dates devenues des noms d'événement, comme *le 11 septembre* ou *Mai 68*, qui font désormais partie des mémoires collectives (ce qui ne veut pas dire forcément la même pour tous), et qui servent à la fois de rappel des événements mais également de caractérisations pour qualifier de nouveaux événements : *Un petit Mai-68 des banlieues, l'Autre 11 septembre* (allusion au coup d'état du Chili en 1973), *un 11 septembre de la finance* (octobre 2008)...

Le nom propre, qu'on ne peut plus considérer comme un désignateur rigide, est en fait suffisamment « souple » pour qu'on greffe au référent initial de nouveaux référents. Cette polysignifiante est largement représentée dans la presse quotidienne (voir *les Carnets du Cediscor* 11, ainsi que les numéros 86 et 87 de *Mots*), qui contribue à construire l'événement à travers, entre autres, le fonctionnement sémantique du nom propre en discours et/ou de noms ou d'expressions qui deviennent au cours du temps des noms d'événements. La circulation des mots dans la presse comme dans la société contribue à donner aux mots une « épaisseur dialogique », comme le montre

³ Alors que pour désigner des émeutes à caractère racial, qui ont eu lieu en Australie fin décembre 2005, les correspondants de *Marianne*, mensuel français, font usage de nominations empruntées à des discours en usage lors de la guerre d'Algérie (années 1950/1960) en qualifiant ces événements de « ratonnades anti-bougnoules » (Moirand 2008).

l'histoire du mot *Outreau* (étudiée par Michèle Lecolle 2008, dans *les Carnets du Cediscor* 11), et que je résume ici en guise de conclusion sur le fonctionnement discursif de la catégorisation nominale.

'Outreau' est une petite ville du nord de la France, tranquille jusqu'à l'automne 2001. 'Outreau', toponyme, pouvait bien sûr, désigner dans ses emplois métonymiques son administration ('Outreau a changé le sens de la circulation en ville') ou son équipe de football ('Outreau a été écrasé(e) par Lens'). Mais, à l'automne 2001, on a cru découvrir à Outreau un réseau pédophile ; on a arrêté des gens, qu'on a cru être des notables ; ce qui s'est révélé faux, de même que l'existence d'un réseau. Le procès a eu lieu en 2004, et la plupart des accusés ont été acquittés. Cela a donné lieu dans la presse française (nationale et régionale) à différents moments discursifs liés aux étapes de cette affaire.

Désormais, restent attachés au mot Outreau les discours tenus lors de ces différents moments, discours qui contribuent à « re-sémantiser » le signe de telle façon qu'il signifie non plus la ville mais les notions d'erreur judiciaire et de fiasco judiciaire, ce qui se manifeste dans les formes nominales composées d'un premier terme à rôle classifiant :

Ex 7:

L'affaire d'Outreau / le drame d'Outreau / le fiasco d'Outreau,

ou dans le thème second des titres bi-segmentaux avec deux points (les exemples ci-dessous correspondant à deux moments discursifs différents, 2001-2002 et 2004) :

Ex 7 (suite) :

Outreau : un réseau d'ouvriers et de notables

Outreau : le verdict n'a pas dissipé le malaise,

ou encore dans des emplois modifiés du nom propre :

Ex 7 (suite) :

Pour éviter un nouvel Outreau

Perben dévoile son plan anti-Outreau

Les "Outreau" quotidiens de la justice.

C'est ainsi que le nouveau référent finit par s'inscrire dans le mot lui-même, dans des emplois comme « Outreau à Nogent sur Marne ? », car désormais 'la ville d'Outreau' ou 'le fiasco d'Outreau' peuvent se paraphraser de la même façon : Outreau *est* une ville, Outreau *est* un fiasco. Comme le conclut M. Lecolle, parce que le nom renvoie à des discours tenus à des moments différents, il constitue une « arène » au sens de Bakhtine, c'est-à-dire un lieu de discussion et de réfutation qui fait se rencontrer des « voix » multiples.

Ce fonctionnement discursif ne concerne bien évidemment pas que les noms propres. Des noms communs comme « vache folle » (Moirand, 2000, 2003) ou « voile » (Calabrese dans Cislaru *et alii* eds, 2007) inscrivent également dans leur mémoire non seulement le souvenir d'un événement mais souvent l'histoire des différents moments discursifs qu'ils ont traversés et donc les « voix » multiples au travers desquelles se construisent de nouvelles « facettes » sémantiques (au sens de Cruse, 2004), acquises au fil de leur trajectoire discursive. D'abord inscrits dans des formes composées de noms communs dont le premier joue un rôle classifiant (*crise, scandale, affaire, drame*, comme dans *le scandale du sang contaminé* ou *l'affaire du voile*), ce qui concourt à une description du référent non synthétique que constitue un événement, ces noms vont rapidement fonctionner seuls, devenant ainsi un « mot-événement ». Ils servent alors de rappels mémoriels d'autres événements dans des constructions analogiques qui fonctionnent sous le régime de l'allusion : *Après la vache folle et le plomb dans l'eau, sans parler, dans un autre domaine, du sang contaminé...* (Moirand, 2007a : 54-56.). Mais l'allusion ne se manifeste pas seulement dans les mots.

1.3. De la clandestinité des discours transverses

À côté des articles qui exhibent leur intertexte et la plurilogalité de cet intertexte, les articles de commentaire semblent se caractériser par un autre fonctionnement. Ainsi, l'allusion ne se glisse pas

seulement dans les mots, mais aussi dans les constructions syntaxiques et les configurations discursives, parfois à l'insu de l'énonciateur, parfois perçue par un destinataire.

On peut en effet intégrer à son insu des sens qui viennent d'ailleurs dans un mot ou un dire de son répertoire discursif. C'est d'ailleurs pour Bakhtine constitutif de la parole, puisque seul l'Adam mythique, le solitaire Adam a pu user de mots qui n'étaient pas déjà employés par d'autres... Mais il peut également s'agir d'une stratégie discursive, en particulier dans le monde politique ou médiatique, lorsque les dires sont construits, préparés, évalués avant d'être dits, et qu'on ne montre pas qu'il s'agit des mots des autres ou bien qu'on en fait usage comme s'ils étaient sémantiquement partagés. Cela conduit à une analyse qui tente de prendre en compte la multiplicité des discours transverses qui se glissent dans le fil horizontal du discours, et non seulement ceux qui sont « montrés » comme venant d'ailleurs, ceux également qui ne se montrent pas et qui renvoient « à du discursif qui se perd dans la nuit des temps et que nous avons toujours su ! », c'est-à-dire à l'interdiscours (Maldidier 1993 : 114).

C'est parfois l'intuition qui permet d'entendre résonner une voix, mais cette intuition repose souvent sur un souvenir diffus ainsi que sur un certain nombre d'indices syntaxiques ou morpho-syntaxiques, que l'on repère de façon quasi-inconsciente. Ainsi, à l'écoute des informations radiophoniques, ai-je entendu un matin cet énoncé dont la forme initiale (*inutile de...*) laissait penser qu'elle était construite sur des dires antérieurs :

Inutile de sauter comme un cabri, l'Europe il faut la faire [*France Inter*].

Tapant alors sur Google « sauter comme un cabri + Europe », j'ai obtenu près de 500 liens, et j'ai non seulement retrouvé la phrase que le Général de Gaulle avait prononcé à la télévision dans les années 1960⁴ mais également toutes les occurrences ultérieures de cette formulation et ses différents détournements.

C'est ainsi que dans une chronique de P. Georges dans *le Monde* (corpus constitué autour de la question des OGM), on a pu mettre au jour plusieurs discours transverses, non seulement les énoncés rapportés de deux ministres renvoyant à des déclarations antérieures, mais également ceux qui se glissent dans l'extrait ci-dessous, et qu'on devine au travers d'indices phonémiques et sémantiques qui permettent de retrouver les paroles de *la Marseillaise*, et de repérer les discours circulant sur les travailleurs clandestins :

Ex 8 :

– Qu'un **champ impur...**

Simplement, alors, constatons. Que **le colza transgénique** est là. Comme son cousin, le maïs transgénique. Il est là, sur nos tables. Il est là, dans nos champs, arrivé, **si l'on a bien saisi, en colza clandestin. Sans permis de séjour, bien planqué** et solidement installé **dans les fourgons** du colza naturel », [...]. **La guerre** des deux colzas a commencé. [...], **la guerre biologique** fait rage **dans nos sillons ensemencés**. [...] L'ordre est venu d'en haut, de Matignon : **rasons ces champs impurs**.

[*le Monde*, chronique de Pierre Georges du 27 mai 2000, reproduite dans Moirand, 2007a : 60]

Mais comme le dit la citation empruntée à D. Maldidier *supra*, il peut également s'agir d'allusions non pas à des discours précis et réellement prononcés mais à des positions énonciatives, positions que l'on repère derrière des formes syntaxiques inscrivant des discours antagonistes. Un titre comme « L'OGM ou la faim ? » fait entendre non seulement les arguments des pro-OGM (les OGM permettent d'empêcher la famine) et le discours des multinationales de l'agro-alimentaire, mais également laisse entendre, grâce à la forme interrogative, qu'il existe un discours antagoniste et des contre-arguments. Ainsi les titres fonctionnent souvent comme des instructions qui orientent la lecture que l'on peut faire de l'article qu'ils surplombent (ou de la double page qui suit pour les titres de la une) : dans « Désintégration sociale », l'indice de la présence de discours antérieurs est constitué par la dérivation en *dé-* (très prolifique en français... – voir Porquier, ici même) alors que,

⁴ « Bien entendu, on peut sauter sur sa chaise comme un cabri en disant l'Europe ! l'Europe ! l'Europe ! Mais cela n'aboutit à rien et cela ne signifie rien ».

dans « *Fracture urbaine* », l'indice repose sur la perception du défigement de la formule d'un thème majeur de la campagne présidentielle de 2002, « la fracture sociale ».

Un dernier exemple, emprunté au corpus des Jeux Olympiques 2008, permettra de mesurer la diversité des indices qui manifestent la présence de discours autres, qu'il s'agisse d'intertexte ou d'interdiscours, et de montrer la nécessité de re-contextualisation permanente des corpus de travail et d'élargissement constant de ces corpus à leurs extérieurs (à des corpus de référence) :

Ex 9: [*Libération*, le 08/08/2008]

p. 2 : Promesses [éditorial]

Il ne faut pas **humilier la Chine**, **nous disent** les nouveaux thuriféraires de l'Empire du milieu. Sinologues opportunistes, **ils nous expliquent que** la Chine ne doit pas **perdre la face** le 8 août 2008 à 8 heures. [...]

Ce qui n'empêche pas Nicolas Sarkozy, seul ou presque parmi ses pairs, d'assister à la cérémonie d'ouverture – et show de propagande – du régime. Comme **le lui avait demandé** l'ambassadeur de Chine, il ne rencontrera pas le dalaï-lama, un geste pourtant osé par Merkel, Brown ou Bush. Acceptant, malgré ses fanfaronnades, toutes les conditions posées par le pouvoir chinois. **A se demander finalement qui est vraiment « humilié » ?**

p. 2 : La Chine enfin sur l'Olympe

[...] Même Nicolas Sarkozy a ravalé ses hésitations et déclaré à la presse chinoise : « *La préparation de cette manifestation est à l'image de la Chine d'aujourd'hui : ambitieuse, dynamique, vibrante, moderne, résolue* »... avant d'ajouter : « *Si l'organisation des JO était un sport, la Chine mériterait une médaille d'or.* »

p. 3 : L'Élysée, médaille de l'ambiguïté

« *Avant même que la compétition ne soit ouverte, Nicolas Sarkozy a déjà gagné la médaille d'or de l'hypocrisie* », a raillé François Hollande. Pourtant, dès le premier soir de sa victoire, le nouveau président de la République avait placé son quinquennat sous le signe des droits de l'homme [...]

Raffarin a confirmé que Sarkozy demandera à ses interlocuteurs « *des progrès en matière de droits de l'homme. Et ça se fait droit dans les yeux, en face à face, c'est ça la règle asiatique du dialogue.* »

L'éditorial du 08/08/2008, jour d'ouverture des Jeux de Pékin, commence et finit sur le mot *humilier*. Est inscrit ici un discours de vulgarisation sur la mentalité et la culture chinoises auquel on a eu droit dans la majorité des médias, et ce discours que l'on retrouve par exemple dans les paroles rapportées de Raffarin (ci-dessus), finit par diffuser massivement les notions de « face » et d'« humiliation » à tel point qu'on assiste à une re-sémantisation de l'usage qui est fait d'*humilier*, jusque dans les commentaires des résultats sportifs quelques jours plus tard :

Ex.9 (suite):

Jamaïque, l'île qui humilie l'Oncle Sam [*le Figaro*]

La petite Jamaïque humilie le Géant américain [*l'Equipe*]

Il faut donc élargir le corpus pour récupérer les indices de dissémination qui rendent compte de la circulation des mots, des formules et des formulations. Ainsi, l'utilisation qui est faite en pages 2 et 3 de la notion de médaille (par N.S. en p. 2 et par F.H. qui lui retourne l'image de la médaille d'or en p. 3) conduit à élargir le corpus dans le temps pour repérer d'autres occurrences, ici dans le même média, ainsi que les allusions qui sont faites, tout au long des Jeux mais également avant et après, sur les relations entre le sport, la politique et les droits de l'homme au cours de l'année 2008 :

Ex. 9 (suite) :

JO de Pékin

Pas de médaille pour les droits de l'homme [*Libération*, le 7 février 2008, à la une]

Pas de podium pour le dalaï-lama [*Libération*, 14 août 2008, à la une]

Contrairement en effet à ce qu'on croit souvent, ces usages ne sont pas que des jeux de langue, ce qui conduit à s'interroger sur les fonctions des voix représentées dans la presse quotidienne.

2. Usages, fonctions, et effets des voix qu'on inscrit ou qu'on représente

On peut s'interroger sur les fonctions de ces voix qui viennent d'ailleurs, et davantage encore sur la présence conjointe de ces formes différentes de dialogisme, celui qui se montre et celui qui se cache, sur l'aire de la page comme dans l'ordre du texte.

2.1. Une fonction de crédibilité ?

On attribue souvent une fonction de crédibilité à l'usage qui est fait de la citation en discours direct, entre guillemets et souvent en italiques, conventions typographiques qui délimitent et authentifient les discours des autres. Ainsi ces segments rapportés fonctionneraient comme des autonymes (Authier, Doury, Reboul-Touré eds, 2003), et on serait, lorsqu'il s'agit de paroles inscrites au fil du texte, face à de « l'oral » inscrit dans l'écrit. Il en est ainsi des articles d'information à énonciation objectivée, lorsque le journaliste semble s'effacer pour donner la parole à l'expert. L'objectivité semble aller de pair avec cette authentification des paroles des autres, nécessaire à la crédibilité de la presse.

Le genre « interview narrativisée » n'échappe pas à la règle, de même que les portraits, de plus en plus souvent entrecoupés de séquences en discours direct (en « je »), que ce soit dans les quotidiens généraux ou dans un quotidien sportif, *l'Équipe*. Une des particularités semble accentuer encore cette fonction d'authentification, donc de crédibilité, celle qui consiste à insérer des séquences de discours direct entre deux points (sans incise, sans deux points, et donc sans verbe introducteur de dire) au milieu de séquences à la troisième personne :

Ex 10 : [*Libération*, 31 janvier 2008]

– Marc Lièvremont Aîné de tous [nouveau sélectionneur du XV de France]

Rendez-vous a été pris dans une brasserie « rugby friendly » de Biarritz, face à l'Océan [...]

Il comprend vite que sa requête pour rester planquer dans le bistrot ne sera pas entendu. « *Pas trop longtemps alors ; je n'aime pas jouer les vedettes.* » En contrebas du Casino, la curiosité des papys baladeurs le gêne [...]

Son enfance à lui fut vécue à l'air libre. « *On ne roulait pas sur l'or avec le salaire d'éducateur de mon père.* » Les habits passent d'épaules en épaules au gré de la croissance des garçons. « *Nous avons eu le nécessaire, mais certainement pas le superflu.* »

– Portrait. Pékin, de notre envoyé spécial [*l'Équipe*, 18 août 2008]

MICHAEL PHELPS n'est pas un grand lecteur de Baudelaire. [...]

... oui, Debbie, la principale de collège qui n'a jamais poussé son prodige, a toujours dû garder un œil sur son dernier. Les bulletins d'école **ressassaient** son écoute dispersée. Et pour cause : le gamin souffrait d'un trouble de l'attention et d'hyperactivité (ADHD). « *Il ne pouvait pas rester en place* », **se souvient aujourd'hui Mme Phelps**, à qui **un instituteur dit un jour** : « *Il n'arrivera à rien dans la vie* ». **Le nageur le confirmait hier, cette phrase** résonnait encore à l'heure de grimper sur le podium.

Un beau jour, Michael Phelps décida qu'il en avait sa claque d'absorber trois fois par jour du Ritalin [...]. Sur les fiches à l'école, **il écrit qu'**il veut être nageur professionnel. Fondations d'un mental d'airain, qui ne peut rien contre ce corps mal foutu, ces longs bras et ces p... de grandes oreilles. **Debbie s'en souvient** parce qu'ils étaient dans tous les journaux du Maryland lors du premier meeting international de l'ado. « *J'aurais donné n'importe quoi pour ne pas avoir de si grandes oreilles, raconte le nageur dans sa biographie* parue le lendemain des Jeux d'Athènes. [...]

Plus récemment, il nous racontait ce jour où **des « camarades » de classe** lui avaient pris sa casquette pour la jeter par la fenêtre du bus. [...] Plus bizarre encore, le maître des quatre nages a d'abord eu... peur de l'eau. « *Je détestais ça, j'ai rendu fou mon premier entraîneur.* »

L'observation d'un grand nombre d'articles, de reportages, d'interviews narrativisées et de portraits conduit cependant à douter à la fois de l'authenticité et de l'oralité des paroles rapportées. Non seulement parce qu'il s'agit parfois de traductions (voir le portrait de Michael Phelps, ce qu'il dit, ce que dit sa maman) ; mais surtout parce que, quelle que soit l'origine géographique ou sociale des locuteurs cités, en discours direct, par exemple à la dernière page de *Libération*, ils parlent le même français, avec la même syntaxe, quasiment les mêmes mots... On assiste ainsi à un gommage des différences sociolectales, à une sorte de lissage des paroles citées.

C'est au travers d'autres formes de représentation qu'on entend parfois résonner quelques variations, d'ordre comportemental plutôt que langagier, lorsque le journaliste use des mots de l'autre en les guillemettant ou lorsqu'il glisse son point de vue sur l'autre (davantage que sur ce qu'il dit) à travers certains verbes introducteurs de paroles rapportées :

Ex 11 : [*Le Monde*, 08/11/2005]

– Une nuit avec **des « émeutiers »** qui ont « **la rage** »

– « *Si un jour on s'organise, on aura des grenades, des explosifs, des kalachnikovs... On se donnera rendez-vous à la Bastille et ce sera la guerre* », **menacent-ils**.

– « Laurent, 17 ans, le benjamin de la bande, **prétend avoir « cramé »** une Peugeot 607 à quelques pas d'ici, il y a tout juste deux heures.

Plutôt que de viser l'authenticité, il s'agit de construire une représentation des événements et des témoins de ces événements et non pas de rapporter fidèlement ce que disent les acteurs de l'événement. Et il en est de même des portraits qui sont faits par exemple des sportifs lors des Jeux Olympiques : les paroles n'ont pas à être « authentiques », d'où l'effacement des variations sociolinguistiques, elles servent à donner un effet d'authenticité, en participant à la représentation des locuteurs cités, voire à la construction de l'événement.

2.2. Construire l'événement ?

Si les objets sociaux n'existent, comme le dit Searle, que par l'accord des hommes et reposent sur une intentionnalité collective véhiculée par le langage, c'est que l'événement ne surgit pas avec un sens déterminé. Il n'existe en tant qu'événement qu'à travers une intelligibilité issue d'un récit socialement, culturellement et linguistiquement partagé. On fait donc l'hypothèse que les différentes voix convoquées dans la presse contribuent à cette intelligibilité.

Mais cette fonction pose la question de la cohésion et de la lisibilité des textes de presse : comment assurer par exemple la cohésion de textes énonciativement hétérogènes, et qui empruntent à la fois à des discours transverses quasiment clandestins et à un intertexte plurilogal, qui lui-même inscrit de l'interdiscours ? Ce qui conduit à revenir à l'ordre du texte :

Ex 12 :

Croisade anti-maïs transgénique dans la Drôme La moisson sauvage [titre p. 1]

[...] **Fin juillet**, José Bové avait averti les pouvoirs publics. **Son syndicat promettait de détruire** les cultures transgéniques de plein champ, si le ministère de l'Agriculture n'y procédait pas lui-même **avant la mi-août** : « *Le principe de précaution cher au ministre de l'Agriculture Jean Glavany n'est pas appliqué aujourd'hui, on fait des essais en plein air comme s'il n'y avait aucun risque pour l'environnement et les consommateurs* », rappelait **la semaine dernière** René Louail, porte-parole de la Confédération. Il s'appuyait sur **une étude de l'AFSSA** (Agence française de sécurité sanitaire des aliments) **qui a établi que** des organismes génétiquement modifiés étaient présents « *à une teneur très faible* » (de l'ordre de 0,1 %), mais dans « *un nombre significatif* » d'échantillons de semences traditionnelles prélevés en France.[...] **Un problème que** ne nie pas le ministre de l'Agriculture. Dans **une interview publiée hier par le Journal du Dimanche**, il se dit prêt à « *dialoguer avec tous les opposants aux OGM* » [...].

Ouvert au dialogue, le ministre **dénonce néanmoins les « actions commandos [...]. »** Roger-Gérard Schwartzenberg, son collègue chargé de la Recherche, **a déploré ces destructions** qui ne contribuent pas à « *sortir de l'incertitude* » scientifique. [...] **L'illégalité des destructions** est mise en avant par les semenciers. **Dans un communiqué, hier**, Monsanto parle **d'actes de « délinquance publique »**. Leurs organisations professionnelles [...] **dénoncent des actes « hors la loi »** commis par des « *activistes* » [...] [*Libération*, 27.08.2001, p. 2, exemple cité dans Moirand, 2007a : 92]

La cohésion de l'extrait 12 paraît reposer sur des indices textuels comme les indicateurs temporels (y compris les temps verbaux) qui contribuent au récit des faits tout en renvoyant aux « lieux » et aux « moments » où les paroles ont été prononcées (*fin juillet, la semaine dernière, hier, confédération, étude de l'AFSSA, Journal du Dimanche*), sur des mots de dire (verbes ou substantifs) désignant ou décrivant les paroles citées et/ou les genres d'origine (*avertir, rappeler, dénoncer, déplorer ; étude, interview, communiqué*), ainsi que sur les reprises coréférentielles qui

contribuent à construire une représentation de l'objet du discours, le micro-événement, ou des acteurs de l'événement (*moisson sauvage : détruire les cultures transgéniques, actions commandos, ces destructions, actes de délinquance publique, actes hors la loi ; syndicat, confédération, opposants aux OGM, activistes...*). Finalement, ces indices, et en particulier les reprises désignant les faits ou les acteurs, concourent davantage à la construction de l'événement et à sa représentation qu'à sa description (le fait de détruire des plants d'OGM).

C'est ce que démontre magistralement Marie Veniard (2007) à partir d'un corpus constitué de 4000 articles du *Monde* et du *Figaro* consacrés à la guerre d'Afghanistan et au conflit des intermittents du spectacle.

L'usage qui est fait de l'intertexte permet de faire progresser l'objet de discours, et les syntagmes nominaux démonstratifs qui marquent au fil du texte les reprises coréférentielles sont ainsi préparés par des indices textuels inscrits dans des mots ou des énoncés venus d'ailleurs :

Ex 13 : [Marie Veniard, 2007]

– Même **les alliés** les plus fidèles prévoient que les Américains **s'enliseraient en Afghanistan** et commencent à dauber sur **cette hyper puissance** qui allait, c'était dit, c'était fait, se transformer en **gendarme** impuissant. On parlait **d'un futur Vietnam**, on évoquait la politique du pire, on imaginait des massacres, on spéculait sur la détermination du **pouvoir taliban**, on s'amusait de la prise de **Kaboul** voulue par l'Alliance, refusée par **Washington**, on décrivait **ces seigneurs afghan de la guerre** jamais reconnaissants à l'égard de ceux qui les aident, on, on...

Bref, comme d'habitude, les Etats-Unis, lourdauds et maladroits, allaient vers le ridicule. A croire qu'ils avaient choisi **CETTE GUERRE**, et qu'ils n'étaient pas, au départ, la victime

[*le Figaro*, 17/11/2001]

Ce qui est remarquable dans ce corpus de presse essentiellement constitué de textes énonciativement hétérogènes, c'est que le syntagme nominal démonstratif peut se trouver non pas dans le discours citant (qui coïncide avec le repère conventionnel de la date du journal) mais dans les paroles citées, forcément antérieures à l'écriture de l'article :

Ex. 13 (suite) :

– SOUS LE TITRE « Non à la croisade impériale », cent treize intellectuels français signent un appel contre **la guerre en Afghanistan**. « **Cette guerre** n'est pas la nôtre. Au nom du droit et de la morale du plus fort, l'armada occidentale administre sa justice céleste [...] », écrivent les signataires, qui dénoncent également les positions prises par l'exécutif français. [*le Monde*, 22/10/2001]

– Après les annulations des festivals d'Avignon, d'Aix en Provence et des Francofolies de La Rochelle, les intermittents s'interrogent sur les suites à donner à **leur mouvement de grève**. [...]. A trois jours de l'intervention télévisée du chef de l'Etat, l'Elysée cherche une solution qui permettrait de **sortir du conflit**. De nombreux responsables de festivals, parmi lesquels Stéphane Lissner (Aix) et Jean-Louis Foulquier (La Rochelle), mettent en cause la CGT. Embarrassée, la centrale cherche à trouver **une porte de sortie** honorable. Selon M. Lissner, « **CETTE CRISE** exige un vrai débat ». [*le Monde*, 12\07\03]

Si on fait ainsi « dialoguer » des éléments hétérogènes, on crée cependant un effet de continuité grâce aux reprises coréférentielles. Cela contribue non seulement à la progression de l'objet de discours, mais aussi à construire une représentation du référent (*cette guerre, cette crise*), au détriment sans doute de l'authenticité spatio-temporelle des paroles rapportées, bousculées quelque peu par ces procédés de décontextualisation et recontextualisation (à la fois cotextuelle et sémiotique, si l'on prend en compte l'aire de la page ou de l'écran). Procédés typiques du discours des médias, ils semblent davantage marqués d'hétérogénéités à l'écrit qu'à l'oral, où l'on peut voir les locuteurs convoqués et/ou dont on entend la réalité de la voix).

Il reste encore à s'interroger sur ce qu'on pressent à la seule lecture des ex. 13 : la présence (consciente ou non) d'un interdiscours qui se glisse dans le discours citant mais également dans le discours cité, ici par exemple dans les mots ou les formulations comme *hyperpuissance, gendarme, futur Vietnam, setgneurs Afghan de la guerre, non à la croisade impériale, l'armada occidentale*

administre sa justice céleste..., c'est-à-dire dans les mots, les constructions, les énoncés qui renvoient à des domaines de mémoire récents ou anciens, et donc à l'histoire. Autant de voix cachées ou semi-cachées, qui au delà de la construction des événements semblent participer à la construction des opinions.

2.3. Construire l'opinion ?

On peut en effet s'interroger sur le rôle de ces allusions qui inscrivent des voix venant d'autres lieux et d'autres époques (*croisade*, par exemple, mot qui a été « re-sémantisé » par le discours de Bush juste après les attentats du 11 septembre 2001 à New York). Elles semblent participer à l'orientation pragmatique ou argumentative de certains articles, en particulier les articles de commentaire (chroniques, éditoriaux, dessins de presse...). Elles surgissent sous différentes formes et on les rencontre au fil du discours dans des mots, des défigements, des détournements de formulation, des constructions syntaxiques qui contribuent au feuilletage de l'énoncé (négations, relatives, thématisations, nominalisations, concessions, etc.). On les rencontre également dans les titres de la une ou les titres des articles où elles fonctionnent, on l'a déjà entrevu *supra*, comme des instructions, servant ainsi à orienter la lecture.

Ainsi, dans ce titre à la une de *Libération* : « Grippe aviaire. Un fléau de plus en Afrique », *de plus* incite à se remémorer les autres fléaux qui frappent l'Afrique alors que *fléau* est associé dans la mémoire collective à la peste et/ou aux discours qui lui sont associés et qu'on a emmagasinés en mémoire (par exemple l'ouvrage de Camus ou d'autres...). On voit ainsi comment l'allusion fonctionne comme un rappel de domaines de mémoire à court et à long termes (voir Moirand 2007b). Il en est de même pour les titres déjà cités ici, comme *Pas de médaille pour les droits de l'homme* (en 1.3. *supra*), qui suscite une association entre les discours des hommes politiques sur les droits de l'homme et le non-respect de ces droits par les autorités chinoises, ou comme *Fracture urbaine*, titre déjà cité d'un éditorial paru dans *le Monde* lors de la crise des banlieues de l'automne 2005, et qui rappelle les discours de Chirac au cours de la campagne présidentielle de 2002.

On voit pourquoi l'allusion n'est pas qu'un jeu de langue (si on n'isole pas les titres de leur cotexte et de leur contexte) et comment elle contribue à donner un « éclairage » particulier à l'objet de discours de l'article, voire de la double page ou du dossier, qui suit lorsqu'il s'agit d'un titre de la une. Car, comme le dit J.-B. Grize, « les objets de discours doivent être éclairés, ce qui revient à mettre en évidence quelques-unes de leurs facettes et à en occulter d'autres ». Or si l'éclairage « se sert des pré-construits culturels qui ne sont jamais neutres » (Grize 2005 : 42), pour moi, ces préconstruits, qui s'inscrivent dans les formes de la langue et qui déclenchent le souvenir de mots et de discours emmagasinés en mémoire, participe à l'orientation argumentative des textes de commentaire et à la construction des événements. Par suite, les titres de presse sont toujours à replacer dans le cotexte des articles, de la page ou de la double page, etc. pour prendre leur pleine signification pragmatique.

Mais, au fil d'un article de commentaire, les allusions, qui servent à « éclairer » les objets de discours qui se déploient dans l'ordre du texte, contribuent également à la construction des opinions, comme on peut l'entrevoir dans ce début d'éditorial :

Ex :14 : **La rue contre les réformes** [début de l'éditorial, *le Figaro*, 13 mars 2006]

Cette semaine, **les conservateurs** seront dans la rue, contre le CPE. Car il ne faut pas se fier aux apparences. Ce sont **les porteurs de banderoles qui ne veulent rien changer**, défendent le statu quo et **s'agrippent à un modèle social** remarquable par l'exclusion qu'il engendre aux deux bouts de la vie active – jeunes et seniors. Au point que l'on se demande : pour qui roulent-ils au juste, **ces militants de l'immobilisme**, sinon pour le maintien de **la fracture** qui caractérise notre marché du travail entre salariés **surprotégés** et main-d'œuvre **surprécarisée** ?

Ici, le scripteur montre une facette des manifestants, en l'éclairant de manière négative : ce sont juste des « porteurs de banderoles » (image dérisoire des manifestations que la télévision passe et repasse) ; et les désignations qu'il utilise sont des qualificatifs d'habitude réservés justement à leurs

protagonistes ou au média lui-même (*le Figaro* ne cachant pas ses préférences pour « la droite ») : *conservateurs, qui ne veulent rien changer, s'agrippent à un modèle social..., immobilisme* (accolé à *militants*), représentations que le titre annonçait (*La rue contre les réformes*), renvoyant ainsi à des arguments souvent entendus pour remettre en cause la légitimité des manifestations.

Dans l'extrait de la chronique qui suit, on peut repérer l'usage qui est fait de ces appels à la mémoire, dès le titre de l'article (*Mai-68*) et jusque dans les derniers paragraphes cités ici, où l'auteur use de mots empruntés à l'époque de *la Commune de Paris* pour comparer *les révolutionnaires d'hier* aux *insurgés d'aujourd'hui*, jusqu'à employer le terme *canaille*, qui rime avec 'racaille', lieu de cristallisation des controverses des événements de 2005 :

Ex 15 : **Un petit Mai-68 des banlieues** [*le Monde*, 5 novembre 2005, chronique politique]

[...] Fin de règne, président contesté dans son camp, émergence d'un favori de la majorité, pour succéder au monarque vieillissant, révolte de jeunes, cela ne rappelle-t-il rien ? Bien sûr, les différences entre les violences qui ont éclaté dans certaines villes de banlieue et les prodromes des événements de mai 1968 sont écrasantes. **Les révoltés** ne sont pas des étudiants, issus des différents étages de la bourgeoisie française, mais **des fils et petits fils d'immigrés** [...], souvent **chômeurs** [...]. Il y a parmi eux **des voyous** inquiétants[...]

N'y a-t-il pas, pourtant, dans ces émeutes qui semblent ne se répandre que par contagion, sans organisation ni consignes, le ferment possible d'une prise de conscience ? **Plus de vingt ans après les marches des Beurs**, qui avaient exprimé **la protestation des jeunes Français d'origine arabe et africaine** contre les obstacles mis à leur intégration, on peut considérer les échauffourées de Clichy-sous-bois, Montfermeil, La Courneuve et ailleurs comme une nouvelle preuve de la disparition des repères politiques. **Les insurgés d'aujourd'hui** n'ont pas d'autre horizon que la répétition de bastons sans autre fonction que d'extérioriser leur mal-être. **Cette « canaille »-là**, à la différence de celle que chantaient **les révolutionnaires de la Commune**, n'a ni mémoire ni rêves.

Mais il est possible aussi qu'à leur manière **ces révoltés** – ou une partie d'entre eux – trouvent le chemin d'une revendication et d'une ambition qui les fassent passer du statut d'objet d'étude sociologique à celui de citoyens.

Ici, à la différence de l'éditorial précédent, l'éclairage qui est donné au fil de la chaîne coréférentielle qui construit la représentation des « révoltés d'aujourd'hui » permet de développer *un point de vue* qui se veut optimiste sur la suite des événements. L'étude d'un certain nombre de textes de commentaire permet d'entrevoir ce rôle particulier des voix qui se blottissent derrière une allusion à l'histoire ancienne ou à l'histoire récente et qui interviennent dans l'orientation argumentative des textes et des documents.

Que conclure de cet inventaire (certainement pas exhaustif) des formes, des usages et des représentations des voix qui s'inscrivent ou se glissent dans les textes de la presse quotidienne française ?

Il s'agit, et il paraît important de le répéter, d'une utilisation de formes qui font partie du système du français. Mais s'il s'agit bien du français en tant que langue, les voix qu'elles transportent sont représentatives de la diversité des discours sociaux qui se rencontrent dans la presse plutôt que des diversités du français, dans la mesure où cette presse ne semble pas se poser la question des variations sociolinguistiques des locuteurs cités⁵. Sans doute, le gommage des variations du français des différents locuteurs convoqués permet d'éviter une accumulation de ruptures langagières qui entraveraient la lisibilité en accentuant encore l'hétérogénéité de la texture énonciative des articles. Mais sans doute est-ce dû aussi aux fonctions principales assignées à ce rappel des voix d'autrui.

Ces voix qui feuilletent l'énoncé, et qui semblent se manifester dans les mots, les constructions, les énoncés, semblent en effet concourir amplement aux représentations discursives des événements ; ce qui permet non seulement d'étudier le rôle du langage verbal dans la construction de la réalité sociale mais aussi, à travers le langage, le rôle des mémoires (mémoire sémantique, mémoire

⁵ que se pose parfois d'autres presses, où les interviews de chanteurs de rap, par exemple, tentent de donner des représentations de l'oralité, représentations que l'on repère également dans certaines bulles de bandes dessinées sur la vie des jeunes.

interdiscursive – celle de Courtine 1981 par exemple, mémoire collective – celle de Halbwachs 1997, etc.) dont semblerait découler cette intentionnalité collective dont parle Searle. Enfin, il semblerait que l'on puisse entrevoir à travers ces fonctionnements langagiers ce qui pourrait constituer *une culture discursive*, au sens où l'entend P. von Münchow (2008 : 147), c'est-à-dire une culture qui inclut les représentations sociales telles qu'on peut justement les inférer des représentations discursives mises au jour par une analyse qui s'appuie à la fois sur les formes de la langue et les rappels de l'histoire et de l'histoire sociale d'une nation, dont les mots, les constructions et les énoncés portent des traces qu'on ne peut ni effacer ni oublier, parce qu'ils participent aux discours fondateurs d'une société.

Références bibliographiques

- AUTHIER-REVUZ, J., 1982, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité énonciative : éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV* 26, Université Paris 8 – Vincennes, 91-151.
- AUTHIER-REVUZ, J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, Paris, Larousse, 2 tomes.
- AUTHIER-REVUZ, J., DOURY, M. et S. REBOUL-TOURE éd., 2003, *Parler des mots. Le fait autonome en discours*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- BAKHTINE, M. (v.n. VOLOCHINOV), 1977 [1929], *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Éditions de Minuit.
- BRES, J., HAILLET, P., MELLET S., HENNING, N. et L. ROSIER, 2005, *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck Duculot.
- BRES, J., SIBLOT, P. ET B. VERINE, 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Paris, Champion.
- BOUQUET, S. et S. GRILLO éd., 2008, Linguistique des genres. Le programme de Bakhtine et ses perspectives contemporaines, *LINX* 56, Université Paris X – Nanterre.
- CADIOT P. et F. NEMO F., 1997, « Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale », *Journal of French Language Studies* 7-2, Cambridge University Press, 127-146.
- CALSAMIGLIA H. et C. LOPEZ FERRERO, 2003, « Role and position of scientific voices : reported speech in the media », *Discourse Studies* 5-2, Londres, Sage Publication, 147-173.
- CASSANAS A., DEMANGE A., LAURENT B. et A. LECLER, éd., 2004 ; *Dialogisme et Nomination*, Montpellier, Publications de l'université Paul Valéry.
- CISLARU G., 2005, *Etude sémantique et discursive du nom de pays dans la presse française avec référence à l'anglais, au roumain et au russe*, thèse de doctorat en sciences du langage, Université Sorbonne nouvelle, Syled-Cedisor et Syled-Res.
- CISLARU G. et alii, 2007, *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- COURTINE J.-J., 1981, Analyse du discours politique, *Langages* 62, Paris, Larousse.
- CRUSE A.D., 2004, *Meaning in Language. An introduction to Semantics and Pragmatics*, London, Oxford University Press.
- FOWLER, M., 1995, *Language in the news. Discourse and Ideology in the Press*, London, New York, Routledge.
- GRIZE, J.-B., 2005, « Le point de vue de la logique naturelle » dans Doury, M. et Moirand, S. éd., *L'argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 35-43.
- GROSSE, E.U. et SEIBOLD E., 1996, *Panorama de la presse française*, Berlin, Peter Lang.
- HALBWACHS M., 1997 [1950], *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel.
- LOPEZ MUÑOZ J.M., MARNETTE S. et L. ROSIER éd., 2004, *Le discours rapporté dans tous ses états*, Paris, l'Harmattan.
- MALDIDIER D., 1990, *L'inquiétude du discours. Textes de Michel Pécheux choisis et présentés*, Paris, Éditions des Cendres.

- MALDIDIER D., 1993, « L'inquiétude du discours. Un trajet dans l'histoire de l'analyse du discours : le travail de Michel Pêcheux », SEMEN 8, Presses universitaires de Franche-Comté, 105-119 [en ligne : semen.revues.org]
- MARNETTE, S., 2005, *Speech and Thought Presentation in French : Concept and Strategies*, New York/Amsterdam, John Benjamins.
- MARNETTE S., 2004, « L'effacement énonciatif dans la presse contemporaine », *Langages* 156, 51-63.
- MAZIERE F., 2005, *L'analyse du discours*, Paris, PUF, Que sais-je ?
- MOIRAND, S., 2000, « Les indices dialogiques de contextualisation dans la presse ordinaire », *Cahiers de praxématique* 33, Université Paul Valéry – Montpellier 3/ CNRS, 145-184..
- MOIRAND, S., 2003, « Communicative and Cognitive Dimensions of Discourse on Science in the French Mass Media », *Discourse Studies* 5-2, 175-206.
- MOIRAND, S., 2006, « Responsabilité et énonciation dans la presse quotidienne : questionnements sur les observables et les catégories d'analyse », SEMEN 22, 45-59 [en ligne : semen.revues.org]
- MOIRAND, S., 2007a (réimpression 2008), *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MOIRAND, S., 2007b, « Discours, mémoires et contextes : à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse », *CORELA*, revue en ligne [<http://edel.univ-poitiers.fr/corela>]
- MOIRAND, S., 2008, « Le choc des discours dans la presse française : l'exemple des violences urbaines (automne 2005) et des manifestations étudiantes (hiver 2006) » à paraître en Australie dans les actes du colloque international de la FATFA et en espagnol dans *Discurso y Sociedad*, revue en ligne.
- von MÜNCHOW, P., 2008, *De la grand-messe du 20 heures à la Bible des parents : un parcours de recherche en linguistique du discours comparative*, Synthèse pour le dossier d'habilitation à diriger des recherches, Université Sorbonne nouvelle, Cediscor-Syled.
- PAVEAU, M.-A., 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Revue *les Carnets du Cediscor* 11, 2008, à paraître, Le nom propre en discours, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- Revue *Cahiers de praxématique* 43, 2005, Aspects du dialogisme, Université Montpellier 3.
- Revue *Mots* 86, 2008, Toponymes. Instruments et enjeux, Lyon, ENS LSH.
- Revue *Terrain* 38, 2002, Qu'est-ce qu'un événement ?, Paris, Éditions du Patrimoine.
- Revue *TRANEL* 44, 2006, Intertextualité et interdiscursivité dans les médias, Université de Neuchâtel.
- ROSIER L., 1999, *Les discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*, Bruxelles/Paris, De Boeck. Duculot.
- SEARLE, J.R., 1995, *The Construction of Social Reality*, New York, Free Press [traduction française : 1998, *La construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard]
- SIBLOT, P., 1997, « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages* 127, 38-55.
- SULLET-NYLANDER, F., 2002, « Titres de presse et polyphonie », *Romansk Forum*, 16, 767-775.
- TODOROV, T., 1981, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique* suivi des *Ecrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil.
- TUOMARLA U., 2000, *La citation mode d'emploi. Sur le fonctionnement discursif du discours rapporté direct*, Finlande, Academia Scientifiarum Fennica.
- VENIARD, M., 2007, *La nomination d'un événement dans la presse quotidienne nationale. Une étude sémantique et discursive : la guerre en Afghanistan et le conflit des intermittents* dans le Monde et le Figaro, thèse pour le doctorat en sciences du langage, Université Sorbonne nouvelle, Cediscor-Syled.
- VOLOCHINOV, V.N., 1981, « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie », « La structure de l'énoncé », dans TODOROV T., *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Paris, Gallimard, 181-215 et 287-314.